

Renaître au Zimbabwe

Un mouvement au loin appelle mon regard. Des vautours tournent dans le ciel rouge, ils observent, envieux, les prédateurs assouvir leur faim. Barry les pointe du doigt et d'une voix soucieuse dit : « *ishumba kana mabhele pafupi neunzi* » * puis part en direction de l'enclos des chèvres.

Je vis dans ce village depuis plusieurs mois et mon oreille commence à se faire à cette nouvelle langue : je comprends que des lions et des hyènes se sont rapprochés. La nuit risque d'être longue pour les villageois qui devront surveiller leur troupeau. Des bruits de tôles indiquent que Barry s'affaire à protéger davantage ses enclos. Les chèvres tapent nerveusement leurs sabots, soulevant un nuage de poussière. Un sentiment d'incertitude semble se propager doucement dans le village. Que se passera-t-il cette nuit ?

Mais déjà l'horizon se teinte d'une belle couleur violette, les enfants profitent des dernières lueurs du jour pour dessiner des histoires sur le sable. Ils racontent des récits d'animaux réels et imaginaires, des légendes qui accompagnent leur enfance.

Les piailllements des poules qui rythmaient la journée cessent peu à peu, les ailes des grillons commencent à caresser nos oreilles, le silence de la nuit sourd d'entre les arbres. Le crépuscule est attendu. Il nous libère du poids du soleil qui rend chaque tâche pénible. Les corps fatigués se détendent enfin.

Je vois Maïna disparaître dans l'obscurité de la case de la cuisine. Le crépitement du bois se fait entendre. J'entre et je suis immédiatement prise à la gorge par l'épaisse fumée du feu qu'elle vient d'allumer. Mais il fait chaud près du feu et dehors la fraîcheur devient vite désagréable. Quelques quintes de toux puis je récupère mon seau d'eau chaude. Les douches ici sont différentes dans ce qu'elles apportent au corps. Il m'est difficile de l'expliquer mais elles nettoient, détendent, rassèrent plus que n'importe quelles douches ou bains que j'ai pris dans mon pays.

Cachée entre quatre morceaux de tôles, accroupie les pieds dans le sable, je plonge un verre dans l'eau du seau et le verse sur mes cheveux. Une douce chaleur se répand dans tout mon corps. Est-ce parce que l'eau est puisée par la force des bras et rapportée au village à la force du cou ? Ou bien la chaleur provenant des arbres coupés grâce à la puissance des corps ? Peut-être est-ce l'ensemble de tous ces efforts qui donne tant de saveurs à cette douche. Chaque verre versé est un pur bonheur. Les cloches des vaches qu'on fait entrer au « kraal » pour la nuit accompagnent ce moment de relâchement.

Enfin, la lune apparaît derrière le chaume protecteur. Elle semble poussée par les berceuses qui s'élèvent dans la nuit. Les femmes endorment les petits, les chants semblent protéger le village des sauvagines qui rôdent déjà. C'est la dernière mélodie des Hommes avant que celle des animaux ne prennent la place.

Là d'où je viens, la nuit comme le jour sont quasiment identiques, emplis de la présence humaine : ses bruits, ses lumières, ses odeurs et ses machines. Ici la nuit impose à l'Homme de s'effacer et de laisser place à d'autres existants. Dès que la nuit s'installe, l'animal règne sur le territoire. A l'Homme de rester à sa place sinon il en paiera le prix.

Les nuits sont peuplées d'animaux et de légendes, de fascinations et de peurs. Elles sont vivantes, chantantes, effrayantes. Elles nous font ressentir des peurs viscérales et en même temps nous font sentir vivants. Je comprends à quel point nous sommes des êtres de puissance et de faiblesse. Et pour la première fois, je ressens ma fragilité face à ce monde animal qui me domine lorsque le soleil disparaît.

Depuis mon arrivée au village, on m'appelle « *the little one* ». Tout comme l'enfant qui vient de naître je ne sais pas voir, je ne sais pas entendre, je ne sais pas parler. Je balbutie des mots que j'essaie de retenir jour après jour. Je réalise à quel point la vie en ville a atrophié mes sens et j'apprends doucement à m'en servir. Je comprends la nécessité de faire son oreille pour analyser chaque bruit, d'ouvrir ses yeux pour observer les mouvements des animaux et des éléments afin d'anticiper les événements à venir.

Le Zimbabwe m'a fait naître une deuxième fois.

** en langue Nambya : "des lions ou des hyènes sont à proximité de la maison".*



Melody BELGHERBI

A ETRETAT

Confortablement installée sur une chaise longue, protégée du soleil par un grand parasol, je feuillette tranquillement une revue qui, de page en page, de photographie aérienne en vue prise au sol, me fait voyager à travers la France. Soudain, mon regard tombe sur un paysage splendide : une immense falaise, blanche, contrastant avec le bleu sombre de la Manche et la fameuse Aiguille Creuse devant l'Arche. Le document s'intitule « La côte d'Albâtre ». Une floppée de souvenirs remonte en moi...

Des mouettes ! Des mouettes, en veux-tu, en voilà ! Martin s'est arrêté pour observer celle-là, perchée à sa hauteur, sur une boîte aux lettres. Attendrait-elle le facteur ?

- Martin, nous avançons ! Les petites veulent voir l'Aiguille Creuse !
- J'arrive, Mamy ! Je vous suis !

Nous nous dirigeons vers le trait de côte. Nous y voilà ! Le calcaire blanc a mis en scène ces hautes falaises, cette plage de galets, ces arches et cette colonne se dressant vers un ciel animé de nuages.

L'image d'Alessia et d'Elise courant devant nous me revient, accompagnée de cette émotion : la peur de les perdre dans le flot des touristes. Les cousins se précipitèrent, les soulevèrent et les deux petites atterrirent sur les épaules des plus grands. Et ce moment où Claire lança : « Nous sommes tous là, avec le mystère de l'Aiguille Creuse devant nous ! Je vais prendre une photo ». Et j'ai réalisé que c'était un bel instant : la respiration de la mer avec son ressac régulier et son odeur iodée ; le cri des mouettes qui se saluaient dans ce cadre extraordinaire. Bernard avait posé sa main sur mon épaule et tout notre petit monde nous entourait, enfants et petits-enfants. Octave demandait à sa mère de multiplier les photos pour en obtenir une réussite ! Et Baptistine qui prenait la défense de sa maman en tant que bonne photographe ! Arthur et Adam avaient apporté leur cerf-volant et nous nous sommes éloignés sur les galets, vers la porte d'Amont pour gagner de l'espace libre et laisser les jeunes s'amuser ensemble. Il est des moments où le temps devrait s'arrêter ! ...

Ma revue glisse sur le sol. Je me dis alors que je devrais retrouver les photographies de cette semaine passée en famille, en Normandie : les balades sur la plage, la visite du Clos Lupin où vécut Maurice Leblanc, le couvent des Bénédictins à Fécamp ... Un bruit derrière moi. Je me retourne. Bernard a un panier dans les mains :

- Un petit cidre de Normandie pour te rafraichir ?
- Avec plaisir !
-

Geneviève BUSSCHAERT

Début de vacances

Le train commence à ralentir, glissant près du flanc de la montagne et au-dessus d'un torrent fougueux. De loin, j'aperçois sur le quai de la petite gare, la silhouette de Patxi. Encore quelques minutes et nous serons dans sa voiture, direction la pension de famille où nous allons passer, comme chaque année, un mois de vacances. Je saisis ma poupée et sa petite valise laissant à maman le soin de se charger de nos bagages.

« Oh, mais comme tu as grandi, ma petite ! Tu sais que je t'attendais avec impatience pour m'aider à rentrer les vaches et Maryse aussi t'espère en cuisine pour goûter ses gâteaux ! »

Bien sûr, je lui saute au cou. Il sent bon l'odeur du foin qu'un après-rasage de bas de gamme n'arrive pas à camoufler et je plaque avec plaisir deux grosses bises sur ses joues rebondies et, roses pour moi, rouges pour les adultes qui le voient servir au bar chaque soir jusqu'à tard dans la nuit. Un quart d'heure suffit pour arriver à destination et plonger dans mon univers. Ici aussi c'est chez moi ! Je grimpe les cinq marches de pierre qui m'amènent sur la terrasse chapeauté de glycine et langoureusement appuyée sur un flanc de coteau. Elle abrite un réservoir à truites traversé par un ru qui disparaît dans le sol pour rejoindre le gave dont le clapotis lancinant et régulier charme l'atmosphère.

J'entre dans la salle du restaurant. A gauche : le bar où Patxi officie le midi mais surtout le soir lorsque les hommes descendent des montagnes pour venir trinquer au rythme des verres remplis et vidés et entonnent leurs chants de leurs voix puissantes et belles. A gauche : la salle de restaurant avec ses tables en bois recouvertes de nappes à carreaux « couleur pays » et, au fond, la porte donnant sur les cuisines. Face à moi, une porte qui camoufle un grand escalier en bois conduisant aux chambres. Un grand lit pour mes parents, un petit lit pour moi, un lavabo dans le coin, une grande armoire, une petite table, trois chaises, trois tables de nuit. C'est un peu sommaire mais très propre et personne ne se soucie non plus de la douche qui est commune dans une autre pièce sur le palier. Quant aux toilettes, elles sont, pour le petit personnage que je suis, les plus rigolotes du monde. Leur porte d'entrée est dans le mur, au milieu de l'escalier et, malgré le jeu d'équilibriste qu'elle oblige à exécuter pour entrer, on n'a jamais vu personne tomber !

Une fois ma valise défaite et mes affaires rangées, je cours voir Maité à la cuisine. C'est l'été mais le temps est maussade alors un grand feu de bois ronfle dans la cheminée. Autour des tables et des fourneaux, chacun s'affaire. La nuit ne va pas tarder à tomber et les clients à s'attabler. Dans un coin de la pièce, le grand-père Bixente est assis dans son fauteuil. Il déguste le fromage qu'il a auparavant écrasé dans son verre de vin rouge tout en regardant, ses yeux bleus pétillant de malice, sa chanteuse préférée, Sheila, dont la plastique émoustille les sens affaiblis du jeune et beau berger qu'il était autrefois.

Je n'ai pas de temps à perdre. J'enfile ma veste, mes bottines en caoutchouc et pars sur la route rejoindre la prairie aux vaches. Le grand portail est ouvert. Toutes les odeurs de la campagne m'enivrent, de l'herbe fraîche aux fleurs sauvages. J'entends au loin Patxi invectiver son troupeau qui serait bien resté une heure de plus savourer la verdure mais Flex, le chien fidèle,

est là lui aussi pour pousser tout le monde vers l'étable. C'est mon quart d'heure de bonheur. Les pieds crottés, pataugeant dans le fumier, j'attends, assise sur un petit tabouret, que Patxi me tende un verre de ce petit lait si tiède, si doux, tout frais sorti du pis de Margotte, la plus jeune de ses laitières. Je le déguste avec délice et m'essaie à la traite, à mon tour, sous l'œil vigilant de Patxi. Mes petites mains sont bien maladroites et c'est dans l'œil que je m'envoie une petite giclée. « C'est bon aussi pour la peau » me dit Patxi en riant. « Tu essaieras de nouveau demain maintenant il est temps d'aller dîner. ».

Je repars en courant et, avant de rejoindre ma table, je fais une petite halte au lavoir où Amaya, la meunière, rince encore son linge. Je débarbouille mon visage, me lave les mains et repars en courant accompagnée par le chant de la cascade.

Françoise Cartron

Souvenirs de vacances

Oh ! ce restaurant du bord de mer où chaque année en septembre, nous dinons face au coucher du soleil, les pieds dans le sable, tout près de la grande bleue qui nous chatouille le bout du nez de ses odeurs d'iode et de sel, ce petit bruit des vagues, mourant doucement sur le sable mouillé, qui nous transportent vers l'imaginaire, l'impression de glisser dans ce mouvement perpétuel de calme et de sérénité.

Nous trinquons à cet instant de fin de journée et attaquons un plateau de fruits de mer avec délectation, quelques huîtres bien joufflues, gorgées d'eau. Je ne trouve pas les mots pour définir cette sensation, on aurait envie d'avaler l'océan tout entier !!!

J'aime particulièrement ces moments, je me souviens des vacances à Cancale avec mes parents, le marché permanent de vente d'huîtres. Nous les dégustions, à cheval sur le muret qui bordait la plage, dans nos assiettes en plastique, une douzaine de numéros trois, nous les gobions une par une et dans un éclat de rire, balancions sur le sable par-dessus bord la coquille vide.

Dans notre vie, nous n'avons jamais été bien loin en vacances mais nous avons toujours pris le temps d'apprécier au maximum tout ce que l'on vivait, à chaque instant afin de se créer de bons souvenirs pour éveiller la curiosité de nos enfants, leur apportant des idées positives, une bonne raison de vivre dans la nature, sentir entendre, voir et déguster tous ces moments heureux, mais en attendant nous nous asseyons sur la plage en digérant tranquillement notre festin, en entendant le ressac des vagues et le léger vent qui se lève, transportant l'odeur des pins encore tout chauds de l'après-midi. Malgré mon âge certain, je n'ai qu'une envie, perpétuelle, celle de vivre en bord de mer : cet environnement me donne de l'énergie, des sensations de bonheur, d'être en osmose avec la nature.

Dany DROUHIN

Souvenirs d'un étang enchanté

C'est un endroit caché au plus profond de sa mémoire, un petit coin de paradis où elle peut se réfugier en pensée chaque fois qu'elle en éprouve le besoin, à présent que la vieillesse est là, l'empêchant de s'y rendre physiquement.

Une étendue d'eau, à perte de vue, sans une ride, qui change de couleur selon celle du ciel, comme le bleu lumineux de ce matin d'août où Charles l'avait emmenée pour la première fois dans ce lieu privilégié. Ils y étaient retournés très régulièrement tout au long des cinquante années de leur vie commune, à deux en amoureux, il y a si longtemps, puis avec les enfants, avec des amis occasionnellement...

Elle ferme les yeux, les souvenirs affluent... L'odeur puissante des fleurs du chèvrefeuille dont les branches s'épalaient au-dessus du banc où ils s'étaient tous deux assis, main dans la main, cela fait un demi-siècle, une éternité, pourtant si présente ! Les abeilles bourdonnaient, en quête du précieux nectar. Ils se taisaient, profitant pleinement du calme de la nature. De temps à autre, s'élevait le cri perçant d'un rapace planant au-dessus de l'eau, ou c'était le clapotis des vaguelettes rejoignant la rive, après le saut d'une grosse carpe là-bas au centre des ondes concentriques au-delà des roseaux.

Quelques années plus tard, un après-midi d'automne, ciel terne et onde grise, où, pour aérer les enfants, ils étaient venus tous les quatre faire une petite balade sur le sentier qui contourne l'étang, les bottes en caoutchouc, rouges pour Julie, bleu marine pour Rémi, les impers assortis, qui jouaient à cache-cache d'un buisson à l'autre. « Attendez- nous, les enfants et prenez garde à ne pas glisser dans l'eau !

– Maman, viens voir, j'ai trouvé un escargot, tout rayé jaune et noir !

– Papa, regarde, des noisettes, tu m'aides à en cueillir et tu pourras nous les casser ?

– Moi je préfère manger des mûres, bien noires là dans le roncier, mais ça pique ! Maman vient m'aider !

– Chut, regardez là-bas à l'orée du bois, on dirait un chevreuil !

– Non, ils sont deux, la biche et son faon ! On peut s'approcher sans faire de bruit ?

– Oh, ils sont déjà partis, dommage !

Le temps passe si vite ! Ce jour de Noël, promenade digestive après l'effervescence des repas de fête et la distribution des innombrables cadeaux. Ils sont douze à avancer sur le même chemin, entre les touffes d'herbe gelée, six adultes et autant de jeunes, ses petits-enfants chéris, de Jérôme tout fier de sa récente majorité à Camille qui somnole dans sa poussette

– Papy, tu fais la course avec nous ?

Lorsque Papy s'arrête, à bout de souffle, un autre prend le relais.

Là-bas, de l'autre côté de l'eau, un groupe de colverts nage dans l'eau glacée, on peut entendre quelques « coin-coin » discrets. Deux corbeaux occupés autour d'une pomme à moitié blette s'envolent à notre approche dans un froissement d'ailes. Les derniers rayons du soleil hivernal disparaissent dans le ciel rougeoyant derrière la colline. Le soir va bientôt arriver...

Aujourd'hui, elle est seule, Charles est parti depuis trois ans vers des contrées d'où nul ne revient, les enfants sont à la retraite et voyagent de par le monde, les petits-enfants sont devenus parents à leur tour et lui ont donné quatre adorables arrière-petits enfants... Elle compte sur ses doigts : tous ses descendants réunis, cela doit faire plus de vingt. Un vrai cortège s'ils allaient tous faire le tour de l'étang ! Elle repousse la couverture qui enveloppe ses jambes, se lève péniblement et va chercher la photo encadrée sur le buffet du salon : on y voit deux jeunes gens devant une étendue d'eau brillante reflétant des nuages blancs perdus dans

un ciel d'azur. Elle caresse doucement le verre froid : elle et Charles lors de leur premier été devant l'étang de ses rêves !

Marie-Thérèse LABORDE

Merci

Au saut du lit, tout nu avec la serviette autour du cou, dévalant l'escalier en courant, Plouf dans le bassin, le choc du matin. Revivifiant. Je sors ou je fais un aller-retour ?

Et cela tous les matins, par tous les temps, sous le soleil levant, sous la pluie, croisant des flocons de neige, sous les cris et rires de tous les enfants du dortoir.

Le même bassin avec un mètre, un papier et un crayon pour apprendre la géométrie.

Ce vaste domaine ombré de grands arbres, avec ses coins de forêts, parsemé de petits bâtiments et d'animaux en liberté.

Cuisine, réfectoire, infirmerie, lieu de vie des instituteurs. Classes des petits, des moyens, des grands. Théâtre, potager, poulailler, atelier de menuiserie, atelier de poterie, grotte au fond du rallon.

Lieu magique d'apprentissage au milieu des pots de peinture, musique, danse, imprimerie pour mettre sur papier nos plus beaux textes libres, pour l'imagination et l'apprentissage du français.

Lieu qui respectait nos envies et nos possibles en nous permettant d'explorer chaque matière en nous amusant, en nous donnant envie d'aller plus loin. Lieu de créativité où tous les arts étaient présents : dessin, peinture, sculpture, danse, musique, poterie, menuiserie, sérigraphie, couture...

Mais aussi lieu où chacun était responsable de ses actes, tout en assumant les conséquences par un tribunal d'enfants. Nous entretenions aussi le domaine, lieu d'apprentissage de la vie. Nous étions fiers de nos brevets de cuisine, de menuiserie, de jardinage, de couture, de poterie. De nos textes libres, de nos dessins, de nos danses et chants.

Merci à ce lieu qui apprenait aux enfants l'épanouissement, le scolaire, les réalités de la vie dans le respect de chacun et de tous avec joie et liberté.

Merci, Elise et Célestin Freinet, pour ce possible et cette partie d'enfance heureuse.

Hélène MITTANCHEZ

J'aime la paix

Après des milliers de kilomètres, une douzaine d'heures de vol, en présence de dizaines d'enfants, pourquoi suis-je autant ému avant cette rencontre, cette visite, la mémoire d'une histoire d'horreurs ?

Mes premiers pas feutrés dans cet antre de la paix et de la raison sont timides et anxieux. Ne pas laisser l'émotion me saisir malgré l'ambiance pesante où la lumière pleure, rester lucide et raisonné pour vivre l'instant juste.

Au regard de tous ces sacrifiés, tous ces inconnus disparus ou mutilés par cette horreur venue du ciel, de l'altitude en quelques secondes, j'éprouve des sentiments d'empathie et de respect mais je suis démuni face à toutes ces images, ces sons, dont les scènes retracent le résultat de la plus grande atrocité.

Malheureusement, il nous est impossible de revenir sur l'histoire, de changer son cours mais il nous est possible d'en éviter le recommencement.

Quand bien même cette cruauté me percute au plus profond de moi, je ressens le besoin de la partager, surtout la partager. Se retenir, c'est éteindre sa liberté. Plus qu'un témoin, un observateur, je veux le crier, le manifester autour de moi, ne pas me résigner.

Ma naïveté m'enjoint à déclarer, à proposer que nul ne pourrait gouverner sans être venu sur ces traces sans être entré dans ce lieu de mémoire empreint de haine et de violence. Ce chemin dans notre histoire récente peut, au mieux réconcilier avec la vie, au pire calmer les ardeurs les plus dévastatrices.

Au risque de surprendre, alors oui, j'y trouve dans la description, l'illustration de cette horreur une grande part d'abnégation, de sérénité et de compassion au sein de ce légitime musée de la paix.

Jean-Philippe THIERY
